

L'Appel Suprême

(Conte Inédit)

Sur son trône d'or, au dôme
 ouvré, le corps penché en
 avant, la tête soutenue par
 la paume de la main, les yeux
 fixes, les sourcils froncés, le roi
 Thollas attendait.

En vain Jehmar, le poète favori,
 était venu lui lire ses contes
 les plus étranges, ces contes qui,
 même aux heures de fatigue, sa-
 vaient le tenir éveillé; en vain
 ses femmes préférées, belles en-
 tre les belles, avaient mendié
 l'attention d'une caresse; en vain
 ses danseuses les plus légères,
 par leurs poses lascives et éur-
 vantes avaient cherché à attirer
 ses yeux; dès le premier mot,
 dès le premier sourire, dès le pre-
 mier accord du tambourin ou son
 grêle, d'un seul geste, il les avait
 chassées.

Et, dans la salle du trône, le
 corps penché en avant, la tête
 soutenue par la paume de sa
 main, les yeux fixes, les sourcils
 froncés, le roi Thollas demeurait
 seul, attendant.

Soudain, dans le palais silen-
 cieux, un bruit monta et le roi
 tressaillit.

Sur les dalles de marbre, un
 pas lourd résonna et le roi fut
 debout.

Un soldat franchit le seuil et
 le roi se jeta sur lui, criant :

— Eh bien !

Et le guerrier, les bras tombés,
 la tête courbée, répondit simple-
 ment :

— Vaincus !

— Tu mens, chien galeux, hur-
 la Thollas; mes braves de ce sont
 point laissés battre par ces re-
 belles !

— J'ai dit la vérité.

— Tu mens, vil esclave, et je te
 ferai arracher la langue pour te
 punir.

Pas un muscle du visage bron-
 zé de l'émisnaire ne tressaillit;
 simplement, il répéta :

— J'ai dit la vérité.

Alors Thollas, titubant sous
 l'ivresse de la honte, vint tomber
 sur les marches de son trône,
 pleurant de douleur à la pensée
 de la défaite et d'épouvante en
 songeant à la déchéance possi-
 ble.

Ainsi, jusqu'au matin, il se la-
 menta.

Mais le soleil levé, il reprit
 une apparente sérénité. Les
 grands prêtres, inquiets de la
 nouvelle, venaient lui porter
 leurs conseils.

Ils étaient trois, représentant
 la souveraine Trinité : Brahma,
 qui crée; Wichnou, qui conserve;
 et Siva, qui transforme.

Gravement, sur de hautes ta-
 bourettes d'ivoire, ils s'assirent en
 face du trône. Et leurs longues
 robes blanches, qui traînaient
 jusqu'à terre, les grandisaient
 démesurément.

Le plus ancien, Vésu le Sage,
 serviteur de Brahma, le premier,
 éleva la voix :

— Roi des rois, grand des
 grands, malgré nos avertisse-
 ments, tu as négligé les prati-
 ques saintes, les dieux t'abandon-
 nent.

— Prêtre, répondit Thollas, la
 terre est en moi; que dois-je
 faire pour me les rendre propices ?

— Au milieu des flammes rou-
 ges et vertes des trépieds sacrés,
 nous avons le Porc. Il exige que,
 devant les temples, repentant
 et humilié, tu ordannes de
 nouveaux sacrifices. Thollas eut
 un mouvement d'effroi :

Du sang, toujours du sang !
 Les dieux doivent en être grisés.

— Prince, ne prononce pas de
 paroles impies, les dieux valent
 qu'on les honore.

— Dans le noir de cette longue
 et douloureuse nuit, mes yeux,
 que rien ne distrairait, regarda-
 ient en moi-même et fusent é-
 frayés de ce qu'ils virent... En
 une lente procession, défilaient
 tous les êtres que, pour vous
 plaire, j'offris en holocauste à la
 très grande des Trinités : des en-
 nemis, des esclaves, des enfants
 et des femmes !... Et il y avait
 des vierges innocentes, qui, à
 Page voulu, eussent été mères,
 peuplant la Patrie; et il y avait
 de jeunes hommes, pleins de vi-
 gueur et d'énergie, qui, à l'heure
 présente, contribueraient à dé-
 fendre notre sol; et il y avait des
 vieillards, dont la longue expé-
 rience, en conseils précieux, eût
 pu nous guider à l'instant du pé-
 ril... Alors le doute et la crainte
 sont entrés dans mon âme; et
 soudain j'ai entendu une voix qui
 disait : "Tes sacrifices irritent
 les dieux, tu n'as pas le droit de
 leur offrir la Vie, ce mystère
 merveilleux qui se manifeste en
 dehors de la Volonté... Un or-
 dre de toi suffit pour te voir,
 mais quelle parole a le pouvoir de
 faire renaitre ?"

Les prêtres de Brahma, de
 Wichnou et de Siva un instant de-
 meurèrent silencieux, fixant de
 leurs doigts, dont chacun s'encor-
 lait d'un anneau d'or, leurs lon-
 ges barbes blanches.

Puis, Vésu, de nouveau se
 leva et sa voix, gonflée d'émotion
 et de colère, gronda, impression-
 nante, sous les hautes voûtes de
 la salle royale.

— Thollas, fils de bergers, as-

sis sur le trône par la volonté des
 prêtres qui, seuls, parlent au
 nom des dieux, prends garde de
 nous mécontenter. Ton unique
 force est ton obéissance: le jour
 où tu auras l'audace de mettre
 obstacle à nos désirs, à nos pra-
 tiques, à notre pouvoir, tu seras
 mort.

Et les deux prêtres, se dressant
 à leur tour, répétèrent en
 écho :

— Tu seras mort !

— Vois, Thollas, les dieux te
 délaissent, les défaites succèdent
 aux défaites, bientôt la déroute
 irréparable les suivra et l'enva-
 hisseur incendiera ton palais et
 nos temples, offrant à son tour
 nos existences à ses dieux inconnus.
 Hâte-toi de te repentir.

— Non, non, répéta Thollas, les
 dieux m'ont éclairés, nous n'avons
 le droit d'offrir que ce qui nous
 appartient: la Vie n'est pas à
 nous !

— Tu te perds en des phrases
 de rêve. Le peuple, pour ne pas
 s'affaiblir dans le découragement,
 a besoin d'espérer... Une
 vierge par nous instruite offre sa
 jeune existence, ordonne qu'elle
 soit immolée !

— Non, non, vous êtes dans
 l'erreur. Les larmes versées par
 tous ceux qui pleureront l'inno-
 cente monteront jusqu'aux dieux,
 et leurs plaintes seront plus fortes
 que nos prières.

Les prêtres eurent un mouve-
 ment de révolte, mais l'heure
 était trop grave pour ne point
 s'animer; et ils dirent :

— Prends garde, Thollas, la
 pitié est près de la faiblesse. Si
 tu ne consens à immoler la vier-
 ge, livre nous les misérables qui,
 dans les cachots les plus som-
 bres de ton palais, expient leurs
 crimes et le nombre plus grand
 de ces âmes coupables équiva-
 dra peut-être au don de celle
 très pure de la jeune fille.

A son tour, Thollas hésita. Il
 savait bien que sa puissance
 était faite de la puissance des
 prêtres, il savait bien qu'ils
 étaient les vrais maîtres. Et,
 désespérant de les convaincre, il
 transigea :

— Je livre à vos holocaustes
 ceux des coupables qui, objets
 d'horreur et de mépris, ne trou-
 vent pas une voix pitoyable
 implorant pour eux la clémence.

Au levant et au couchant, l'é-
 dit fut proclamé, et, dans la
 pleine lumière du jour, sur la
 place sacrée, où les temples se
 dressaient, la foule accourut, fé-
 vreuse, éprouvant un infâme plai-
 sir à se repaître du spectacle de
 la mort.

Bientôt, les trompettes vibrè-
 rent et, tel un champ d'épis que
 courbe un vent d'orage, sous leurs
 ondes sonores, les têtes s'inclina-
 rent. Le roi apparut, sans cou-
 ronne, sans manteau de pourpre,
 vêtu de la simple tunique des
 guerriers, le visage pâli et le
 geste fébrile.

A la fois, des trois temples,
 les trois immenses portiques s'ou-
 vrirent et les prêtres, disciples
 fidèles du culte de Brahma, de
 Wichnou et de Siva, vêtus de
 leurs longues robes blanches,
 gavement descendirent les mar-
 ches des hauts péristyles, suivis
 des dévotissimes chargées d'entre-
 tenir les feux sacrés.

L'esclave fit vibrer le gong et
 le premier des condamnés parut.
 Il s'appelait Proxède. Son vi-
 sage était faux et son front
 fuyant. Pour une rivalité de
 voisinage, alors que tout dor-
 mait chez son ennemi, il avait mis
 le feu à sa demeure et de ses
 propres mains avait jeté dans
 la fosse la femme et les enfants
 du malheureux.

Son forfait témoignait d'un
 cœur rancunier et cruel, et le
 peuple, connaissant son crime,
 derrière les gardes qui le main-
 tenaient, à sa vue hurla :

— A mort !... A mort !...
 Mais aussitôt une vieille fem-
 me, forçant, malgré les cris et
 les réclamations, le cercle de
 soldats, vint se jeter aux pieds
 du roi; la volonté seule la sou-
 tenait, car elle avait si fort cou-
 ru que son cœur battait à rom-
 pre et elle venait de si loin que
 ses pieds s'étaient ensanglantés
 sur les pierres du chemin.

— Grâce, bégaya-t-elle, grâce
 pour mon fils !... C'est pas lui
 qui est coupable, mais moi !...
 Dans la joie de ma maternité, je
 n'ai pas su l'élever; toutes ses
 paroles étaient belles, tous ses
 actes admirables, je risais à ses
 défauts, j'excusais ses vices, au
 lieu de les châtier... Ce n'est
 pas lui qui est coupable, c'est
 moi qui mérite d'être punie du
 crime qu'il a commis.

Le peuple murmura, mais Thol-
 las vers la pauvre vieille se cour-
 ba, indulgent :

— Ta tendresse maternelle sau-
 ve le misérable. Que son âme se
 rappelle que, pour la seconde
 fois, il te doit la vie !...
 Athéna remplaça Proxède et
 la foule l'accabla. Avec ses grandes
 yeux bleus et sa physionomie
 douce, on n'aurait jamais pu
 penser que, pour s'emparer du
 trésor péniblement amassé,
 il avait assassiné son père.
 L'acte était atroce et le peuple,
 revenant son étonnement, hur-
 la :

— Pas de grâce !... Pas de
 grâce !

Mais une femme se précipita,
 que femme dans toute la splen-
 deur de la jeunesse, dont les
 cheveux étaient fine comme de la

sole et la bouche rouge comme
 un fruit mûr.

Affolée d'idée du châtiement
 qui attendait son amant, elle
 cria :

— Roi des rois, pitié, pitié, ce
 n'est pas lui, c'est moi.

— Femme, on a vu Athéna.

— Eh bien, ne m'a-t-on pas en-
 tendue, moi, tous les jours lui
 dire que s'il ne m'apportait pas
 des ceintures de fils précieux, des
 ornements de pierres rares, je ne
 l'aimerais plus !... Ne m'a-t-on
 pas entendue lui répéter : "Tu
 père est riche, je veux, ce soir,
 me baigner dans les grains d'or
 qu'il possède ?" Athéna a simple-
 ment obéi à mon ordre. Il n'a été
 que le bras qui donna le coup; je
 fus la volonté qui le fit se dresser
 et retomber implacable !...
 Et Thollas prononça :

— L'amour, pour lui, demande
 l'existence; il vivra dans le re-
 mords du crime et dans le regret
 de l'avoir perdue.

Et le défilé se poursuivit et les
 plus vils et les plus pervers
 trouvaient une âme compatissan-
 te: un homme implora la
 grâce de l'épouse coupable en
 souvenir des tendresses passées;
 une fille pria pour son père; un
 frère, pour sa sœur; un men-
 diant, au nom de la reconnaissance,
 vint dériver un voleur et,
 tandis que le peuple, furieux de
 voir lui échapper son spectacle,
 à grands cris, réclamait, dans
 l'âme inquiète de Thollas renaiss-
 sant le calme, la sérénité et l'es-
 poir.

Enfin, l'on amena le dernier
 criminel et, sur son passage, la
 foule se recula avec horreur et
 épouvante.

Pourtant, il n'avait ni volé, ni
 incendié, ni tué. Son forfait était
 plus grand, son crime plus hi-
 dent; il était lépreux !

Le mal rongéait son visage,
 les pustules rougissaient son corps
 et les insectes dévoraient les
 plaies formées sur ses mains et
 sur ses pieds.

Un instant, le roi attendit;
 mais quel regard pouvait sup-
 porter la vue de ce monstre ? A
 quel être sa mort pouvait-elle
 causer une souffrance ? Celui-là
 était bien abandonné. A regret,
 d'un signe, il alla le livrer au
 sacrificateur; quand la malheu-
 reuse loque humaine se mit à
 hurler son épouvante, appelant
 à son aide les parents morts, les
 amis disparus.

Et, à sa voix, des rangs pres-
 sés, sortit un chien, un pauvre
 chien aux poils salés, à la queue
 basse, qui, de sa langue pitoyable,
 vint lécher ses plaies doulou-
 reuses.

René des siens, maudit des
 hommes, un dévouement restait
 au misérable: son chien ! Et
 Thollas, ému, prononça :

— Grâce aussi pour le lépreux !

Au même instant, un guerrier
 couvert de sueur et de poussière
 vint abattre son cheval au pied
 du trône royal. Avant même qu'il
 se fût dégagé, le monarque de-
 manda :

— Eh bien !

Et l'envoyé répondit :

— Vainqueurs !

Alors, dans un large cri de
 triomphe, Thollas répéta :

— Vainqueurs !... Définitive-
 ment vainqueurs !... Prêtres, et
 vous peuple, qui m'entendez,
 vous le voyez, les dieux refusent
 l'offrande de la Vie !... Pour
 mieux manifester leur désir, ils
 ont voulu que chaque appel en-
 toyable retentit dans un cœur pi-
 toyable. Allez et rappelez-vous
 qu'un malheureux, aussi grand
 que soit son crime ou le dégoût
 qu'il inspire, ne se trouve jamais
 complètement abandonné. Tou-
 jours auprès de lui un ami de-
 meure, étendant sur ses fautes
 ou sur ses blessures, le baume
 bienfaisant de la tendre pitié.

Et j'ai découvert ceci, c'est qu'on
 ne lit pas assez les petites annonces
 de certains journaux. Il y a plus
 d'humanité dans une page d'annon-
 ces que dans un volume de psycholo-
 gie. On est toujours tenté, en effet,
 après avoir lu d'interminables
 questions psychologiques, de deman-
 der à l'auteur :

— Qu'est-ce que t'en sais ?

Tandis qu'une page d'annonces,
 c'est une suite de petites autobio-
 graphiques, de petites confidences et
 de petites confessions naïves qui
 n'ont point passé par les mains d'un
 N'est-ce pas là ce que l'on voit des
 gens faire, dans l'attente d'un ma-
 riage avantageux ou d'une situation
 convoitée, des petits portraits
 d'eux-mêmes, touchants à vous rem-
 plir les yeux de larmes ? N'est-ce
 pas là que se dévient entre les li-
 gnes de lamentables romans ? Que
 se feraient les espoirs les plus insou-
 rables ?

On ne lit pas assez les petites an-
 nonces de certains journaux !

D'autant que ces pages d'annon-
 ces ne sont pas toutes de sévères
 chapitres de philosophie sociale ou
 de morale ! On y fait, par-ci par-là,
 d'amusantes trouvailles, et l'on y
 pêche, à tant la ligne, des bizarre-
 ries joyeuses.

Je crois avoir découvert le record
 de l'annonce abrécadabrante dans
 un de nos confrères d'outre-Manche.
 Voilà qui va rejoindre tous ces Fran-
 çais qui font blanchir leur linge et
 noircir leurs chaussures à Londres,
 et qui vont venir de là-bas, pour leurs
 irréprochables hauts-de-forme, leurs
 reflets de recharge.

Il est d'ailleurs remarquable, en effet,
 que l'Angleterre n'est pas toutes les
 supériorités et toutes les suprema-
 ties. Que les anglophiles se rassu-
 rent. Depuis la découverte de cette
 annonce, elle les a toutes ! Et voici,
 sans plus attendre, dans toute sa
 simplicité, ce document authenti-
 que :

A vendre un homme pétrifié,
 qu'on suppose avoir été un amiral
 anglais, mort au Patagonie, il y a
 dix cents ans environ. Ecrire,
 etc., etc.

Le lecteur ou de l'amiral anglais,
 le plus pétrifié des deux n'est pas
 celui qu'on pense !

Il n'y a vraiment que les Anglais
 pour avoir des choses pareilles à
 vendre !

Nous autres, Français, nous au-
 rions pu proposer, en ajoutant
 cet étrange objet, si osant pas
 nous avancer trop dans la voie des
 suppositions pétrifiantes. Nous au-
 rions parlé de débris scientifiques,
 d'une curieuse pièce zoologique-miné-
 rale, à moins qu'elle ne fût miné-
 rozoologique.

Nos voisins, avec un beau sang-
 froid et un joli sans-gêne, vendent
 leur homme pétrifié, en "supposant"
 qu'il fut un amiral anglais ! Cette
 supposition est tout un poème et il
 est évident que lorsque l'on fait des
 suppositions on n'en saurait trop
 faire !

Dans l'espèce, cependant, on est
 en droit de s'étonner, car enfin le
 vendeur me paraît avoir, dans un
 innombrable choix de suppositions,
 préféré la plus extraordinaire. On
 peut, en effet, proposer, par exem-
 ple, un homme que l'on retrouve
 à l'état de moellon fut un Chinois
 ou un intellectuel, un nègre qui,
 à force d'être battu comme platre,
 devient bête de craie, ou un imbécile,
 dont la tête si dure poussa le reste
 à devenir silex. Mais on retrouve
 un amiral ou on ne retrouve pas un
 certain, indubitable, qui peuvent
 être vendus à la qualité d'amiral d'un
 homme fut-il en pierre, pierre, pier-
 re, depuis deux cents ans — (environ)
 A-t-on retrouvé des traces de cos-
 tume ? Des petites pierres rondes
 avec des petites ancre incrustées
 sur les pectoraux ou sur les manches
 de la momie-néral ?

Un porte-voix devenu un cornet
 pierreux gisait-il à côté du person-
 nage ?

A-t-on déduit que l'on avait af-
 faire à un homme de guerre de ce
 qu'il était devenu ciment armé ?

Plus simplement, a-t-on conclu à
 la qualité d'amiral parce que ce ga-
 let à forme humaine a été décou-
 vert sur un rivage ? Est-ce parce
 qu'il avait bien l'air d'avoir été na-
 ger de son vivant ou d'avoir été im-
 sensible au mal de mer ?

Mais j'y songe ! Serait-ce pas une
 nouvelle "roulardise" de la
 Grande-Bretagne pour se créer des
 droits sur cette Patagonie fut
 découverte, si l'on n'est l'annon-
 ceur de l'homme pétrifié ? Serait-ce pas
 pour laisser entendre que la Patagonie
 fut conquise il y a deux cents ans
 par un amiral anglais qui n'a pas dit
 son nom et qu'on n'a pas revu, et
 que si l'amiral pétrifié avait voulu
 languir !

Et pourtant, il me semble que si
 j'étais sujet britannique, je ne serais
 pas si fier de mon amiral car s'il y a
 quelque chose d'humiliant, c'est
 de vendre de quel est assurément
 d'être pétrifié ! Un véritable amiral
 anglais digne de ce nom n'edt dû
 finir que liquéfié et je m'étonne que
 l'hypermorphie d'amour-propre de
 nos voisins ne les ait pas éclairés
 sur ce point.

C'est comme si un aéronaute an-
 glais se laissait retrouver, deux
 cents ans après une ascension, autre-
 ment que volé, à l'état de pierre.
 D'autant que ce fait est pseudo-
 amiral dans les terres ? Pourquoi
 avait-il déserté son bord ? On peut
 se livrer à ce sujet aux suppositions
 les plus fantaisistes, voire les plus
 désobligeantes. Qui nous dit, par
 exemple, que cette pétrification fut
 le résultat de l'apparition, à
 un détour du chemin, d'un Boer pa-
 tagonien ?

Ah ! si l'amiral avait été
 retrouvé à l'état de statue de sel mar-
 tin — telle la femme de Loth — nous
 lui devrions les plus plates excu-
 ses en convenant que l'on ne saurait
 pousser plus loin la conscience pro-
 fessionnelle. Mais comme il n'est
 pas fait mention sur l'annonce de
 cette particularité qui eût été éton-
 nante, le reste avec mon doute et
 l'amiral va se déshonorer !

Quel a-t-il devenu à présent ?
 Un amiral qui n'annonçait plus en fait
 de quel est celui des enclères ?

Sera-t-il acheté à bas prix par les
 arrière-petits-enfants d'un naviga-
 teur disparu jadis, avides de retrou-
 ver la souche pierreuse de leur gé-
 néalogie ?

L'Amirauté va-t-elle en faire
 l'emplette pour montrer au monde
 que les amiraux anglais sont de si
 grands hommes qu'ils se dressent,
 d'eux-mêmes, statures de géants,
 au plus haut point, l'amiral
 pétrifié va-t-il être acquis par un
 musée suisse comme un spécimen
 d'un animal inconnu dans la Confé-
 dération helvétique ?

SOIS BENIE ! PARIS ET LONDRES

(Légende Indienne)

Par Henryk SIENKIEWICZ

Par une belle nuit de pleine lune,
 le grand et sage Crichena, sortant
 d'une longue et profonde rêverie, se
 dit ainsi à lui-même :

— J'ai toujours considéré l'homme
 comme la plus belle création sur la
 terre; mais je dois avouer que j'étais
 dans l'erreur. Je vois d'ici la fleur
 du lotus se balancer sous la brise
 nocturne; comme elle dépasse en
 beauté toutes ses rivales ! Ses feuil-
 les viennent de s'ouvrir aux rayons
 argentés de l'étoile des nuits, et je ne
 puis en détourner mon regard...
 Non, il n'existe rien de pareil, ajou-
 ta-t-il avec un soupir.

Puis, comme inspiré par une réso-
 lution soudaine :

— Pourquoi, moi, un dieu, ne cré-
 rais je pas un être qui serait à l'hu-
 manité ce que le lotus est parmi les
 fleurs ? Oui, qu'il en advienne ainsi,
 à la joie de tout ce qui vit ici-bas !
 Lotus, transforme-toi en vierge in-
 comparable et apparais devant moi !

L'onde frémit aussitôt comme si
 l'aile d'une hirondelle fût venue la
 froter, la nuit devint plus claire, la
 lune brilla d'un éclat plus vif, le
 chant des oiseaux nocturnes s'égre-
 na plus léger, puis tout entra dans
 le silence... et le miracle s'accom-
 plit : devant Crichena, le lotus ap-
 parut sous forme humaine.

Le dieu en fut émerveillé lui-
 même.

— Tu as été la fleur du lac, sois dé-
 sormais la fleur de mes pensées et
 parle.

Et la vierge parla si doucement
 que l'on eût cru entendre le léger
 bruissement des pétales du lotus à
 peine effleurés par le baiser d'un
 zéphir d'été.

— Seigneur, tu as fait de moi un
 être vivant, quel séjour vas-tu me
 donner ? N'oublie pas que chaque
 fois que je faisais trembler et
 former mon feuillage, je crai-
 gnais les orages et les pluies vio-
 lentes, la foudre et le tonnerre ; je
 redoutais même les rayons ardents
 du soleil. Malgré ma transforma-
 tion, j'ai conservé mon ancienne na-
 ture, et j'ai peur de la terre et de
 tout ce qui s'y trouve. Quel séjour
 vas-tu donc m'assigner, Seigneur ?

Crichena se leva et, vers les
 étoiles, médita un instant et de-
 manda ensuite :

— Veux-tu habiter le sommet des
 montagnes ? Seigneur, il y a là des
 neiges et de la glace ; j'ai peur.

— Eh bien ! je te bâtirai un palais
 en cristal au milieu des flots.

— Les profondeurs de l'Océan
 cachent des serpents et des mon-
 stres divers ; j'ai peur, Seigneur.

— Veux-tu aller dans les steppes
 incommensurables ?

— Ho ! Seigneur, les ouragans et
 les tempêtes ravagent les steppes
 comme des hordes sauvages.

— Que faire alors de toi, fleur in-
 corporee ? Les grottes d'Ellora abri-
 tent de saints ermites... veux-tu
 comme eux, choisir ta demeure
 dans les creux des rochers, loin de
 tout bruit du monde ?

— Crichena s'assit sur une pierre et
 inclina sa tête dans ses mains. La
 vierge resta debout devant lui, inti-
 midée et tremblante.

Pendant l'aurore avait commen-
 cé de teinter le ciel de sa douce
 clarté. Les eaux du lac, les palmiers
 et les touffes de bambous eurent des
 reflets dorés, les grenails, les grue-
 cules, les plumes bleues et les hérons
 blancs entrèrent en chœur, autour du
 lac, leur chant matinal; les paons
 et les marabouts de la forêt leur ré-
 pondirent, et au même instant, com-
 me un accompagnement divin, les
 sons harmonieux d'une voix huma-
 ne et d'un instrument à cordes se
 firent entendre.

Crichena s'éveilla et, relevant la
 tête :

— C'est Valmiki, le poète, qui sa-
 le l'aube.

Peu après, le rideau de fleurs ro-
 ses qui voilait les lances s'agita et
 sur la rive du lac, parut Valmiki.

A la vue du lotus transformé, il
 suspendit son hymne. La conquête
 aux cordes glissa de ses mains, les
 bras lui tombèrent le long du corps,
 et il resta tout à contempler, avec
 un air d'extase, le grand Crichena
 qui s'était changé en statue.

Le dieu, émerveillé en face de
 son oeuvre, lui dit :

— Reviens à moi, Valmiki, et par-
 le.

Valmiki répondit :

— J'aime.

C'est l'unique parole dont il fut
 conscient, la seule qu'il put pro-
 férer en cette circonstance.

La face de Crichena s'illumina
 soudainement :

— Vierge merveilleuse, j'ai trouvé
 un lieu digne de toi en ce monde !
 Va prendre place dans le cœur du
 poète.

Et Valmiki répéta une fois enco-
 re :

— J'aime !

La volonté de l'omnipotent Cri-
 chena, la volonté du dieu conduisit
 la vierge vers le cœur du poète qu'il
 vices qu'est appelée à rendre une
 œuvre d'œuvre de celle-là, la Société
 de préservation contre la tu-
 berculeuse par l'éducation popula-
 aire, qui s'est donné pour tâche
 de vulgariser l'infatigablement,
 de faire passer dans les mœurs
 les habitudes grâce auxquelles
 le ptisique saura ne plus con-
 tamier son entourage.

Mais tout cela n'empêche point
 les hommes d'hôpital et de labo-
 ratoire de s'acharner aux côtés
 scientifiques du problème, — et
 voici que M. Albert Robin et son
 collaborateur M. Maurice Binet
 apportent à l'Académie de méde-
 cine le résultat de 1,300 obser-
 vations et analyses faites sur 392
 malades, enregistrées pendant
 plus de cinq ans, et portant la lu-
 mière sur un point jusqu'ici bien
 négligé par les chercheurs, sur
 ce qu'on nomme "le terrain".

Le terme se comprend sans
 qu'il soit utile de le définir lon-
 guement.

La semence c'est le bacille, le
 terrain c'est l'organisme humain
 qu'il envahit et qui résiste plus
 ou moins à son invasion. Sur
 cinq membres d'une famille pa-
 reillement exposés à la conta-

tion, deux seulement contractent
 le mal, alors que tous auront
 reçu des germes: en quoi consiste
 exactement cette prédisposition
 qui en fait des victimes, les au-
 tres étant épargnés ? C'est là ce
 que MM. Albert Robin et Mau-
 rice Binet nous aident à consa-
 luer, et l'on conçoit quelle doit
 être l'importance pratique d'une
 notion comme celle-là.

Ce que nous apprennent les
 deux éminents collaborateurs
 n'est pas sans bouleverser quel-
 que peu les idées courantes, mé-
 dicales et populaires, qui tendent
 à admettre qu'un poumon
 ptisique respire moins qu'un
 poumon d'homme sain, et que
 l'utilisation de l'oxygène par les
 tissus se fait chez lui plus impar-
 faitement.

Or, les recherches poursuivies
 au laboratoire de la Pitié démon-
 trent que les échanges respira-
 toires sont, chez les tuberculeux,
 beaucoup plus riches et beaucoup
 plus complets, 92 fois sur 100.

La ventilation pulmonaire
 croît de 110 0/0 chez la femme et
 de 80 0/0 chez l'homme.

L'acide carbonique exhalé
 augmente dans la proportion de
 86 0/0 chez la femme, de 64 0/0
 chez l'homme.

La quantité d'oxygène consom-
 mée et absorbé par nos tissus
 s'accroît en proportion plus con-
 sidérable encore.

Cette extrême suractivité de
 la fonction respiratoire se re-
 trouve dans les formes aiguës de
 la maladie. On l'observe à tous
 les moments de la forme chroni-
 que, avant les premiers symptô-
 mes qui marquent le début du
 mal, et jusqu'à un dernier jour de
 la dernière période. Elle semble
 s'atténuer lorsque le malade va
 mieux. C'est donc un signe dia-
 gnostique nouveau et d'importan-
 ce; il rendra de très grands
 services dans ces formes târ-
 dées ou les plus habiles hésitent
 et n'osent affirmer s'il s'agit de
 tuberculose.

Nous voilà donc revenus à la
 conception du vieil Hippocrate
 qui faisait de la ptisie un mal
 de consommation, dans lequel le
 patient se dévore lui-même et
 brûle ses tissus.

MM. Robin et Binet se sont
 demandé si cette suractivité
 fonctionnelle était le fait de la
 défense de l'organisme contre
 l'attaque microbienne, ou si elle
 traduisait au contraire un état
 d'irritation ayant pour cause la
 présence, en foule innombrable,
 des micro-organismes envahis-
 seurs. Il est probable que
 ni l'une ni l'autre de ces
 deux interprétations ne sou-
 sistera, puisqu'il semble que
 cet état d'hyperactivité fonc-
 tionnelle du poumon précède
 l'invasion microbienne.

Mais quelle que soit la théorie,
 le fait en lui-même subsiste plus
 plein d'intérêt, gros d'espérance.
 Il nous explique bien des choses :
 d'abord, comment le tuberculeux
 reste vivace à tant de pointe de
 vie, comment il s'améliore sur-
 tout par l'immobilité, par le repos,
 par l'arsenic, par tout ce
 qui tend à modérer l'intensité
 des combustions; en outre, il
 nous aide à comprendre cet état
 mental très particulier du ptisique,
 dont M. Maurice Letulle
 nous a donné une si pénétrante
 et si juste description.

Chacun sait en effet que, mé-
 me quand il ne lui reste plus que
 des cavernes en guise de pou-
 mons, le tuberculeux fait mille
 projets d'avenir et ne perd rien
 de son bel optimisme. Or, cet
 état d'esprit ne se rencontre point
 chez les gens de qui l'organisme
 ne fonctionne qu'avec langueur
 et misérablement. C'est sans
 doute parce qu'il brûle avec in-
 tensité l'oxygène dans ses tissus
 que le ptisique garde un moral
 qui cesse d'être neurasthénique
 à mesure que s'aggravent les lé-
 sions de ses poumons.

MM. Albert Robin et Maurice
 Binet tirent de leur découverte
 une conclusion pratique qui vaut
 je crois, qu'on la retienne.

La préservation, ou, pour en
 ployer le mot juste, la prophylaxie
 de la tuberculose ne réside
 plus tout entière dans les mesu-
 res, privées ou publiques, prises
 contre l'agent de la contagion.
 S'il nous est donné de recon-
 naître par avance, et rien qu'à
 l'examen chimique des échanges
 respiratoires, si telle personne
 est prédisposée, il faut non seu-
 lement s'efforcer d'écartier d'elle
 le bacille, mais aussi la soumet-
 tre à une hygiène capable
 de modifier le trouble
 de nutrition qui prépare le terrain
 et favorise le développement
 du microbe.

"La tuberculose pulmonaire
 ne sera réellement évitable que
 si l'on arrive à rendre l'orga-
 nisme des prédisposés réfracta-
 ire au germe de la maladie."

C'est ainsi que concluaient
 Albert Robin en achevant sa
 communication de mardi à l'Académie.

Or, les moyens ne manquent
 pas de ralentir les combustions
 excessives dans l'organisme hu-
 main. Il est à souhaiter qu'
 l'éminent académicien ne tar-
 pas longtemps à préciser les r-
 gles du traitement nouveau
 qu'il conduit évidemment sa co-
 ception raisonnée de la tubercu-
 lose.

Dr HORACE BIANCHON.

A VENDRE...

Depuis quelque temps, j'ai pris le
 parti de ne plus lire les journaux.

J'évite ainsi d'innombrables oc-
 casions de me mettre en colère. Je
 ne suis plus au courant des ma-
 noeuvres des fomenteurs de grèves,
 j'ignore la dernière machination po-
 litique, je ne m'apitoie plus sur
 la jeune femme écrasée ou sur le chien
 coupé en morceaux et je puis croire,
 enfin, que tous les théâtres font de
 l'argent.

Depuis quelque temps, je vis donc
 d'une vie nouvelle, délicieuse, faite
 d'une moitié d'ignor